



DYNAMIQUES ACTUELLES DU ROMAN FÉMININ FRANCOPHONE : GABON ET HAÏTI

Marthe OYANE METOGHO

Université Omar Bongo
omattlystomy@yahoo.fr

Résumé

Cette étude analyse les dynamiques actuelles du roman féminin francophone au Gabon et en Haïti à partir d'un corpus contemporain, dans le prolongement des réflexions comparatistes formulées par André Ntonfo en 1980. Elle montre que ces écritures féminines relèvent d'une dynamique « glocal ». L'article avance l'hypothèse selon laquelle les autrices du Sud global évoluent dans un monde structuré par le « Souverain moderne », une puissance diffuse façonnant les imaginaires, les corps et les rapports sociaux. L'analyse s'articule autour de trois figures centrales de cette souveraineté : le pouvoir, l'argent et le sexe, envisagés comme dispositifs de domination immanents. Les analyses mettent en lumière la manière dont ces écritures proposent une lecture critique de la condition postcoloniale, révélant les mécanismes d'intériorisation, de résignation et de marchandisation qui traversent les subjectivités contemporaines

Mots clés : Roman féminin, Gabon, Haïti, Souverain moderne, dynamiques actuelles.

CURRENT DYNAMICS OF THE FRANCOPHONE WOMEN'S NOVEL IN GABON AND HAÏTI

Abstract

This study examines the contemporary dynamics of the francophone women's novel in Gabon and Haiti through a contemporary corpus, building on the comparative reflections put forward by André Ntonfo in 1980. It argues that these women's writings operate within a "glocal" dynamic, situated at the intersection of the local and the global. The article advances the hypothesis that women writers from the Global South evolve within a world structured by the "Modern Sovereign," understood as a diffuse form of power that shapes imaginaries, bodies, and social relations. The analysis is organised around three central figures of this sovereignty: power, money, and sex, considered as immanent dispositifs of domination. It highlights how these writings offer a critical reading of the postcolonial condition by revealing the mechanisms of interiorisation, resignation, and commodification that traverse contemporary subjectivities.

Keywords : Women's novel, Gabon, Haïti, Souverain moderne, Contemporary dynamics.

Introduction

Interrogeant les catégories de lecture du champ littéraire africain, Hugo Bréant (2012) invitait à examiner la pertinence même de la notion de "littérature féminine africaine" au motif que cette production ne serait pas homogène, ni représentatif de la condition féminine sur le continent. Dès lors, ces écritures, bien porteuses de contre-discours et de revendications sociales majeures, ne sauraient être lues comme des miroirs fidèles des réalités africaines dans cette diversité. Toutefois, il faut dire que cet ensemble hétérogène

de pratiques littéraires est historiquement ancrées, socialement situées et traversées par des rapports de pouvoir symboliques. Cela étant aussi valable pour les littératures afrodescendantes, un regard croisé sur les africain et afro-diasporique revêt tout son sens. Dans sa conclusion sur l'étude consacrée à une mise en regard des romans africain et haïtien (1980), André Ntonfo appelait à des comparaisons ancrées dans des cadres nationaux et culturels précis. C'est dans le prolongement de ces recommandations que la présente étude se propose d'examiner les dynamiques actuelles du roman féminin francophone à partir d'un corpus croisant des œuvres gabonaises et haïtiennes contemporaines. Le choix de ce corpus repose sur le constat que, à l'instar de leurs prédécesseurs et de leurs homologues masculins, ces autrices ancrent leurs récits dans leurs univers de signification (Mve Ondo, 2013) respectifs, tout en s'inscrivant pleinement dans les circulations culturelles et littéraires contemporaines. Leurs œuvres se situent à l'intersection du local et du global, relevant d'une dynamique que l'on peut qualifier de « globale » (V. Roudometof, 2021). Cette tension entre enracinement et ouverture interroge la manière dont les traditions d'écriture africaines et haïtiennes sont à la fois perpétuées, reconfigurées et réinvesties à l'aune des mutations esthétiques, idéologiques et sociales contemporaines.

En effet, la littérature féminine haïtienne apparaît aujourd'hui comme un espace mouvant traversé de tensions sociales, politiques et culturelles propres à l'Histoire de ce pays. Engagée et inventive, profondément ancrée dans son contexte, elle fait cohabiter le français et le créole dans une hybridité générique. Bravant les tabous en privilégiant des thématiques telles que le corps, l'Histoire, la violence et le désir, cette littérature est perçue comme subversive (M. Dorcé, C. Ndiaye, 2024). Répondant à une interview sur les relations entre littérature, histoire et expérience féminine en Haïti, Yanick Lahens (2019) insiste sur les zones d'ombre de l'Histoire de son pays. Elle montre que les moments majeurs que sont la période esclavagiste, l'occupation américaine et la dictature duvaliériste ont longtemps été peu ou partiellement traités par l'historiographie tandis que la littérature portée par des écrivaines en a proposé des lectures sensibles, intimes et critiques. Autant d'éléments qui tendent à prouver que les écrivaines haïtiennes se distinguent par l'audace formelle et thématique. La littérature gabonaise, quant à elle, par son histoire et sa structuration, depuis ses premières manifestations jusqu'à son développement contemporain (H.-H. Sima Eyi, 2008), se caractérise par une forte inscription thématique dans la culture et les mutations sociales. Née dans la presse coloniale des années 1920, l'œuvre d'André Raponda-Walker, par la collecte des contes et légendes, en posera les bases d'une patrimonialisation littéraire et culturelle. Le théâtre, d'abord missionnaire puis national, devient un espace d'engagement, tandis que l'essai et la nouvelle dominent la période pré-indépendante avec une forte dimension ethnographique et politique. La poésie s'impose après l'indépendance, notamment dans les années 1970, comme un lieu d'expression de la désillusion et de la révolte. Le roman, tardif, s'affirme à partir des années 1980 comme le genre majeur, notamment avec *Elonga* d'Angèle Rawiri, marquant l'entrée décisive des femmes dans le champ littéraire. Les années 1990 constituent un tournant esthétique avec l'apparition de nouvelles formes d'écriture, telles que le journal intime et l'écriture diasporique, portées par Justine Mintsa et Bessora. À partir des années 2000, la littérature féminine gabonaise connaît un essor remarquable, caractérisé par la diversification des genres, des thématiques et des voix. Loin d'être homogène ou strictement militante, elle devient un espace pluriel de création et de critique sociale, contribuant pleinement au renouvellement de la littérature

gabonaise contemporaine (W. Idiatha, 2018). Mais le roman continuera d'y occuper une place de choix.

Dès lors, au regard de l'écart temporel qui sépare ces œuvres de celles analysées par André Ntonfo, une double interrogation s'impose : pourquoi et comment ces autrices contemporaines continuent-elles de mobiliser des héritages esthétiques et culturels issus de leurs traditions littéraires respectives, tout en les articulant aux dynamiques actuelles du champ littéraire mondial ? Cette interrogation conduit à formuler l'hypothèse selon laquelle l'ensemble des générations d'écrivain.e.s du Sud global (V. Capdepuy, 2023), depuis le contact colonial, évoluent dans un monde structuré par ce que Joseph Tonda (2005) désigne comme le « Souverain moderne ». C'est-à-dire, une puissance hégémonique diffuse qui, immanente au corps social, ne s'exerce pas seulement de l'extérieur sur les individus et les groupes. Elle agit de manière intériorisée en façonnant les imaginaires, les désirs, les comportements et les rapports sociaux. Il s'agit d'un pouvoir totalisant, à la fois matériel et symbolique, qui organise l'ordre social en s'infiltrant dans les sphères les plus intimes de l'existence. Dans ce cadre, la persistance de motifs, de figures et de schèmes narratifs hérités des écritures antérieures s'explique par la permanence d'une condition postcoloniale (J. R. Mbele, 2014) qui continue d'informer les imaginaires, les esthétiques et les postures auctoriales. À partir de ces présupposés, sous l'angle des théories postcoloniales s'appuyant sur l'approche conceptuelle du "Souverain moderne" (J. Tonda, *op. cit.*), la problématique de cette étude s'articule autour de trois axes majeurs se rapportant à sa figurativité actorielle. Pour éprouver l'hypothèse, l'analyse portera sur les manifestations du "Souverain moderne" dans les œuvres retenues, notamment à travers ses figures récurrentes que sont le pouvoir, l'argent et le sexe. Le corpus mobilisé se compose des romans gabonais *Tristan. Dans le cœur d'un gigolo* (M. Remanda, 2018) et *Une femme. Une mission* (I. L. Ozoumey, 2018), ainsi que des œuvres haïtiennes *L'Ange du patriarche* et *L'Heure hybride* (K. Mars, 2018).

1. Le Pouvoir : le marteau du brisement

Pour Achille Mbembe (1999, p. 41-42), le pouvoir postcolonial est un mode d'autorité qui s'exerce comme une domination totale. À la fois arbitraire et spectaculaire, il est profondément intime. Sans jamais se justifier, il ordonne et exige ; il humilie et punit. Mis en scène de façon permanente, il est théâtral et s'illustre dans les parades, les cérémonies, les discours et les images du chef. Or, dans les romans féminins francophones contemporains gabonais et haïtiens, le pouvoir ne se donne pas à voir comme une instance centralisée ou explicitement incarnée. Il se manifeste plutôt à travers ses effets diffus sur les subjectivités, les corps et les relations sociales. Loin d'être uniquement coercitif, il agit de manière immanente en s'insinuant dans les discours, les normes et les pratiques quotidiennes, jusqu'à produire l'adhésion silencieuse de celles et ceux qui le subissent. Cette forme de domination, appelée « Souverain moderne », fonctionne comme un véritable marteau du brisement.

1.1. Autorité diffuse et brisure des subjectivités

Dans le corpus à l'étude, le pouvoir opère comme une force dont l'efficacité réside dans son caractère non spectaculaire. Loin de s'imposer par la contrainte physique ou la violence visible, il façonne les imaginaires, les normes et les cadres de légitimité qui

régissent les interactions quotidiennes. En Haïti, elle opère à travers une organisation de l'espace urbain hostile aux corps (K. Mars, 2018, p. 55). Le «Souverain moderne» opère à travers les infrastructures défailantes et les environnements toxiques pour transformer les sujets en corps traversants. Il est dit à cet effet : « Un capharnaüm mécanique dégage un cocktail de fumées noire, grise et bleue qui s'instille dans les narines et colle à la peau. Pour traverser la rue, piétons, écoliers et marchands ambulants se fauillent entre les véhicules et les motos vibrant de chaleur.» (K. Mars, 2018, p. 55). Cette immanence du pouvoir se manifeste par une série de micro-violences symboliques qui, cumulées, produisent un effet de brisure progressive des subjectivités. Les personnages ne sont pas directement écrasés par le pouvoir ; ils sont rendus inaptes à la contestation, privés des conditions mêmes de possibilité d'une parole dissidente.

Cette logique apparaît de manière significative dans la confrontation verbale opposant Oréma aux femmes de sa communauté. La doyenne, courroucée par l'attitude de l'adolescente, lui dira : « C'en est assez ! Tu es une petite fille, tu ne dois pas me parler ainsi ! Que sais-tu du pouvoir des femmes ? Toi, une petite fille d'à peine une quinzaine de saisons sèches ? Que peux-tu savoir du pouvoir de l'homme sur la femme et du pouvoir de la femme sur l'homme ? [...] Tu te prends pour qui ? » (I. L. Ozoumey, 2018 : 94-95). Cet extrait, par les signes de ponctuation exclamatif et interrogatif, atteste de la valeur autoritaire et conflictuelle des échanges. Par sa nature exclamative, la première phrase indique, à elle seule, la clôture autoritaire du dialogue. Pour justifier la négation de la pertinence du discours d'Oréma, Obono construit une binarité générationnelle indiquant la prescription morale en vigueur dans leur société. C'est ce qui apparaît dans la phrase exclamative à valeur normative suivante : « Tu es une petite fille, tu ne dois pas me parler ainsi ! ». Cette idée est renforcée par les questions rhétoriques (« Que sais-tu... ? / Que peux-tu savoir... ? ») dont la fonction est de discréditer l'allocutaire. L'interrogation elliptique finale, pragmatiquement agressive, résonne tel un marteau du brisement qui entend sceller la remise en cause de la légitimité énonciative d'Oréma et prolonger l'abdication des femmes face au pouvoir. La violence du propos ne réside pas tant dans son contenu que dans sa forme énonciative : l'usage récurrent des phrases exclamatives et des interrogations rhétoriques instaure un rapport de force asymétrique où la parole d'Oréma est niée avant même d'être entendue. L'injonction « Tu es une petite fille, tu ne dois pas me parler ainsi ! » constitue la clôture autoritaire du dialogue. Elle ne répond pas à l'argument, mais elle interdit l'argumentation. Le pouvoir s'exerce ici comme une police du discours, définissant qui a le droit de parler, sur quoi et à partir de quelle position sociale.

1.2. Résignation sociale et abdication intérieure

L'autre modalité essentielle du fonctionnement du « Souverain moderne » est la résignation sociale. Il s'agit de l'abdication intériorisée de toute possibilité de transformation de l'ordre existant. Elle ne relève ni de la lâcheté individuelle ni d'un défaut de conscience politique. Elle s'enracine dans la précarité quotidienne et la naturalisation progressive des frontières sociales. Le pouvoir agit à bas bruit, en inscrivant la domination dans les routines, les espaces et les gestes ordinaires, jusqu'à rendre toute projection alternative impensable. Les textes étudiés mettent ainsi en scène des personnages dont la volonté est progressivement neutralisée, soit par la violence symbolique, soit par la résignation intériorisée. Cette dynamique apparaît à travers la

représentation du quotidien des habitants des bidonvilles haïtiens. La précarité matérielle y est omniprésente, non comme un événement exceptionnel, mais comme un horizon existentiel stable. Les descriptions de la vie à Jalousie et des quartiers périphériques donnent à voir des corps exposés, soumis aux intempéries, à l'insécurité et au manque. Les quartiers riches et les quartiers pauvres ne sont pas seulement séparés géographiquement, ils sont investis de significations symboliques qui assignent chacun à sa place. L'expérience d'Edwin est à cet égard emblématique (K. Mars, 2018, p15). La soirée à laquelle il participe, dans un quartier qui n'est pas le sien, constitue une parenthèse illusoire, aussitôt refermée par la certitude de ne jamais y retourner. Cette certitude ne s'accompagne d'aucune colère, d'aucun ressentiment explicite. Elle s'impose comme une évidence. Le personnage ne se vit pas comme victime d'une injustice, mais comme sujet naturellement exclu d'un monde qui n'est pas fait pour lui. Cette absence de colère est l'un des signes les plus manifestes de l'efficacité du pouvoir. Là où la révolte pourrait naître, le « Souverain moderne » produit de l'indifférence, de la résignation et une acceptation silencieuse des hiérarchies sociales.

Ainsi, le renoncement apparaît comme l'effet majeur de cette forme de domination. Renoncement à l'accès aux espaces de pouvoir, à l'égalité symbolique, surtout, à l'idée même de transformation sociale. Les personnages n'aspirent pas à renverser l'ordre établi. Ils apprennent à s'y mouvoir avec prudence, à éviter les zones qui ne leur sont pas destinées, à ajuster leurs désirs à ce qui leur semble possible. Le pouvoir n'a plus besoin de s'exercer par la répression. Il est déjà incorporé dans les schèmes de pensée et les comportements des dominés.

1.3. Connivence paradoxale et auto-offrande au « Souverain moderne »

Au-delà de la disqualification symbolique de la parole et de la résignation silencieuse, le corpus donne à voir une troisième modalité du fonctionnement du « Souverain moderne ». Il s'agit de la connivence paradoxale (J. Tonda, 2021 : 7) des sujets dominés avec l'ordre qui les opprime. Cette connivence ne relève ni d'une adhésion idéologique explicite ni d'une soumission inconsciente, mais d'un ajustement stratégique aux logiques de domination. Le pouvoir ne se contente plus ici de briser ou de neutraliser les subjectivités. Il les amène à se livrer elles-mêmes, à se rendre disponibles, utiles et rentables au système qui les assigne. Cette auto-offrande constitue l'une des formes les plus abouties de l'abdication intériorisée. Concernant Tristan, il est dit : « Tristan se dirigea vers la porte que la dame lui indiquait, avec une légère excitation. [...] Irène était aussi son amante et la femme qui officiellement l'entretenait en ce moment. Bien sûr elle n'était pas la seule. » (M. Remanda, 2018 : 6). L'organisation syntaxique de cet extrait, permettant de suivre la progression sémantique, va de la narration descriptive à une assertion à valeur de clause, en passant par une déclaration explicative. Ce dispositif énonciatif indique le statut relationnel de Tristan vis-à-vis d'une certaine catégorie de femmes. L'imparfait descriptif de l'énoncé répertorie ce statut dans la durée, la régularité, voire la normalité. Le lexique, relevant de la transaction affective et matérielle, indique une reconnaissance sociale implicite et une forme de légitimation de dépendance. On retrouve ici une économie du corps qui met en scène un pouvoir asymétrique inversé. Irène, la femme, détient le pouvoir de circulation et la capacité de choix.

Il en est de même de Rico. Parlant de lui-même, il dira : « Je me nomme Jean François Éric L'Hermitte, profession gigolo. [...] Un nom à résonance bourgeoise toujours

bienvenu dans les cercles huppés du haut de la ville auxquels il m'a ouvert l'accès, comme dans les quartiers fangeux de la périphérie où mon patronyme impose le respect. » (K. Mars, 2018 : 17). En se présentant par une identité nominale à résonance bourgeoise immédiatement suivie d'une désignation professionnelle objectivante, il manifeste un désir d'intégration dans l'ordre social qui l'a brisé. Il épouse une rationalité qui fait du corps un capital et le nom, un instrument de circulation sociale. La lucidité apparente de ce personnage qui revendique la fonctionnalité de son patronyme dans les « cercles huppés » comme dans les « quartiers fangeux » n'est pas signe d'émancipation, mais l'indice d'une auto-offrande en tant que résignation stratégique. Ne rêvant plus de transformer l'ordre social, il apprend à s'y mouvoir, à s'y rendre utile et rentable. Ainsi, loin de susciter la révolte, le « Souverain moderne » transforme la domination en horizon normalisé, au point que le personnage adopte spontanément les codes qui assurent sa survie au prix de l'auto-objectivation. Et l'argent fait partie des formes que revêt ce pouvoir.

2. L'Argent : un esprit possesseur

Pour Achille Mbembe, trois pulsions auront animé le capitalisme depuis ses origines. Parmi elles, il y a le fait de chercher à tout calculer et à tout convertir en marchandise que l'on peut échanger (loi de l'échangisme généralisé) (2016, p. 126). Il soutient qu'« un sujet n'est pas un objet ; tout ne peut pas être calculé arithmétiquement, vendu et acheté ; tout n'est pas exploitable et substituable ; un certain nombre de fantasmes pervers doivent nécessairement faire l'objet de sublimation s'ils ne doivent pas conduire à la destruction pure et simple du social » (2016, p. 126). Or, parmi les figures majeures du « Souverain moderne », l'Argent occupe une place centrale en tant que principe organisateur des rapports sociaux et des imaginaires. Plus qu'un simple moyen d'échange ou de subsistance, il apparaît dans le corpus comme un esprit possesseur capable de coloniser les affects, les désirs et les représentations du monde. Il constitue un principe généalogique de la domination.

2.1. L'argent : principe généalogique de la domination

Dans le corpus, l'Argent n'apparaît pas seulement comme un facteur économique ou un instrument de survie individuelle. Il se donne à lire comme un principe généalogique de la domination. C'est-à-dire, une force qui impacte la filiation, la transmission et la structuration des trajectoires sociales dès la naissance. Loin d'être acquis ou accumulé par le seul effort personnel, il est pensé en amont, comme condition de possibilité ou d'impossibilité de l'existence sociale. L'absence d'héritage matériel constitue alors le point de départ d'une dépossession originaire qui condamne les sujets à inventer des stratégies de compensation symbolique pour échapper au besoin. Cette logique est explicite à travers le discours réflexif de Rico. Le personnage établit un lien direct entre la pauvreté de sa mère et l'impossibilité de lui transmettre un quelconque bien matériel. Cette absence d'héritage est vécue comme une condamnation anticipée au manque, que seule une anticipation symbolique permet de conjurer. Le legs des « prénoms bourgeois » apparaît dès lors comme un substitut à l'héritage économique défaillant. Faute de capital financier, le sujet hérite d'un capital symbolique destiné à produire l'illusion de l'aisance et à masquer son appartenance réelle à la classe des pauvres. Cette compensation symbolique révèle le caractère profondément généalogique de la domination exercée par

l'Argent. Il ne s'agit pas seulement de posséder ou non, mais d'appartenir à une lignée sociale marquée par l'abondance ou par le manque. Rico déclare dans cette perspective :

Sans me vanter, je suis passé maître dans l'art du bluff. Question de survie. [...] À ma naissance, ma fille-mère de mère, que son âme repose en paix, ne pouvant me laisser aucun bien pour me garantir du besoin, a eu la clairvoyance de léguer ces prénoms bourgeois qui, coiffés de son nom de famille, me démarque de la classe des pauvres. Car l'objectif essentiel est de fuir la pauvreté par tous les moyens. Ne pas la renier, la pauvreté, mais l'éviter, la mystifier, sinon elle vous bouffe tout cru comme une plante carnivore. (K. Mars, 2018 : 18)

Revendiquant sa maîtrise de « l'art du bluff », il met en lumière l'emprise de l'Argent comme esprit possesseur. La référence à la naissance et à la figure de la « fille-mère de mère » insère cette domination dans une généalogie de la dépossession. L'absence de biens matériels transmis apparaît comme une condamnation originelle au besoin. Dans cette perspective, le nom devient un fétiche au sens où l'Argent, esprit possesseur, investit les signes et les apparences pour produire ses effets. En effet, l'objectif formulé sans détour (« fuir la pauvreté par tous les moyens ») révèle la puissance normative de l'Argent. La pauvreté n'est pas ici analysée comme une injustice structurelle à combattre, mais comme une entité prédatrice à esquiver. La métaphore de la plante carnivore est à cet égard signifiante. Personnifiée comme une force dévorante, quasi monstrueuse, la pauvreté anéantit toute possibilité d'existence digne. Cette représentation témoigne de l'intériorisation de l'imaginaire du « Souverain moderne », où l'Argent ne se contente pas de régir l'économie, mais colonise les affects, les peurs et les représentations du monde. L'affirmation paradoxale (« Ne pas la renier, la pauvreté, mais l'éviter, la mystifier ») traduit l'ambivalence propre à l'esprit possesseur de l'Argent. Le sujet ne rejette pas moralement la pauvreté ; il la reconnaît comme condition possible, presque naturelle, tout en cherchant à s'en protéger par la ruse et la mise en scène de soi.

2.2. *Corps-capital et économie affective*

Dans le prolongement de l'Argent conçu comme principe généalogique de la domination, les romans du corpus donnent à voir une autre de ses modalités majeures : La conversion du corps en capital et l'inscription des relations affectives dans une logique économique, modalité d'expression du « Souverain moderne ». Sous son emprise, le corps cesse d'être un lieu d'expérience subjective autonome pour devenir une ressource mobilisable, susceptible d'être évaluée, exploitée et échangée. Cette transformation affecte aussi bien les corps dominés que les corps dominants et participe à une redéfinition des liens amoureux, désormais structurés par des rapports de rendement et d'intérêt. C'est le cas de Tristan et de Rico. Le premier met son corps, son charme, sa disponibilité affective au service de femmes économiquement dominantes. Il est dit à son sujet : « Il savait qu'il sortirait de ce bureau avec des choses intéressantes, de l'argent à coup sûr [...]. Tristan était un beau jeune homme et comptait quelques femmes mûres parmi ses amantes, mais sans doute Irène était la plus généreuse et la plus amoureuse de toutes. » (M. Remanda, 2018 : 6). L'appréciation esthétique de ce personnage réduit son identité à une valeur corporelle. La beauté n'est pas, ici, un attribut gratuit, mais elle constitue un capital mobilisable, destiné à être converti en ressources matérielles. La mention des « femmes mûres » parmi ses amantes précise le cadre de cette économie relationnelle. En effet, elle signale une asymétrie d'âge et de pouvoir, où le désir féminin est indissociable de sa capacité à acheter les corps. La figure d'Irène condense cette confusion entre affect et

économie, caractéristique de l'action de l'Argent dans l'ordre du « Souverain moderne ». La générosité et l'amour ne sont pas présentés comme des vertus, mais comme des qualités évaluées en fonction de leur rendement matériel. L'adverbe « sans doute » n'introduit pas un doute réel. Il affirme une certitude intériorisée selon laquelle l'intensité du lien affectif se mesure à la capacité de donner. L'amour devient un vecteur de circulation de l'Argent, et non un lien de réciprocité émancipatrice. La phrase inaugurale de cet extrait est révélatrice du pouvoir de possession opéré par l'Argent. Le verbe *savoir* induit l'idée que l'issue de la rencontre est évidente, éliminant toute incertitude morale ou émotionnelle. La rencontre est anticipée en termes de gain, et l'espace du bureau se transforme en lieu de transaction implicite. Le syntagme « à coup sûr » scelle cette naturalisation de l'échange. L'argent n'est plus une possibilité, mais une conclusion logique et attendue. La relation aux clientes, loin d'être vécue comme une déchéance, est intégrée à une rationalité opportuniste où l'affect n'est qu'un paramètre parmi d'autres. Le corps est mis en circulation comme une marchandise ajustable aux attentes du marché social.

La marâtre de la jeune Oréma incarne cette figure. En guise d'accueil à cette dernière, elle lui dira : « Eh, ma petite souillonne, ici c'est pas [*sic*] le village. Ici c'est la ville et c'est chez moi ! C'est moi la maîtresse de maison. Tu te conformes à la discipline imposée et tu fais tout ce que je te dis. » (I. L. Ozoumey, 2018 : 100). Cet extrait met en scène, sous une forme brutale et quotidienne, l'Argent comme principe organisateur du pouvoir. Si la domination s'exprime ici par la parole et l'injonction, elle trouve son fondement réel dans la possession matérielle et économique de l'espace. L'affirmation répétée de la propriété (« c'est chez moi ») renvoie moins à un attachement domestique qu'à un droit conféré par l'Argent. C'est celui de disposer des lieux, des corps et des conduites qui s'y déploient. L'opposition entre « le village » et « la ville » ne relève pas uniquement d'un clivage culturel ; elle traduit une hiérarchisation économique des espaces. La ville est le lieu où circule l'Argent, où s'exerce sa puissance normative, tandis que le village est rejeté dans une marginalité associée au manque, à l'indiscipline et à l'improductivité. En disqualifiant Oréma au nom de cette opposition, la marâtre rappelle implicitement que l'accès à la modernité urbaine est conditionné par la capacité à se conformer aux règles imposées par l'économie marchande. L'Argent devient ainsi le critère ultime de légitimité et d'autorité. La figure de la « maîtresse de maison » peut alors être lue comme celle d'une agente locale du « Souverain moderne » dont le pouvoir ne s'explique pas par une autorité morale ou affective, mais par la maîtrise des ressources. La discipline qu'elle impose n'est pas arbitraire. Elle est l'expression d'un ordre économique intériorisé où l'obéissance est exigée en échange de la subsistance. L'injonction finale (« tu fais tout ce que je te dis ») a partie liée avec cette logique de dépendance matérielle. Oréma est sommée d'obéir, non parce qu'elle reconnaît la légitimité de l'autorité, mais parce que sa survie est liée à l'accès aux biens et aux moyens contrôlés par cette femme.

2.3. Objectification, bestialisation et mercenariat

Lorsque l'emprise de l'Argent atteint son paroxysme dans les romans du corpus, elle procède à une objectification de l'humain, allant jusqu'à sa bestialisation. Sous l'action du « Souverain moderne », les personnages sont progressivement dépossédés de leur statut de sujets pour être réduits à des fonctions, des usages ou des valeurs marchandes. L'Argent ne se contente plus d'organiser les relations sociales. Il redéfinit l'anthropologie

même des individus, désormais perçus et traités comme des objets échangeables, exploitables ou éliminables. Esprit possesseur, l'Argent amène ses agents à un opportunisme qui conduit, inéluctablement, à l'objectification de l'humain. Tous les personnages opportunistes, dans les textes étudiés, considèrent les autres comme de simples objets. L'entourage n'est utile que pour la satisfaction des besoins personnels. C'est ce que fait Serge avec Emmanuela dans *L'Ange du patriarche*. C'est aussi de cette façon que Tristan et Rico traitent leurs clientes. Il est à noter que l'Argent possède aussi bien le nanti que le démuné. D'un côté, le démuné devient un objet qu'achète le nanti. De l'autre, le nanti devient un objet qui se donne au démuné, à cause de l'Argent. La bestialisation constitue l'une des formes les plus violentes de l'objectification en ce qu'elle nie toute dignité humaine. L'exemple d'Irène Mitouma est à cet égard révélateur. Le fait qu'elle trouve normal de se débarrasser de l'enfant qu'elle porte, moyennant une somme d'argent témoigne d'une logique où la maternité est soumise aux impératifs marchands. Le corps féminin devient un site de production, et l'enfant, un objet susceptible d'être cédé pour permettre une ascension sociale. Cette réduction de la filiation à une transaction économique illustre la manière dont l'Argent dissout les frontières symboliques fondamentales de l'humanité.

Parallèlement, les romans mettent en scène des figures de mercenaires, agents zélés du « Souverain moderne », chargés d'éliminer tout obstacle humain entravant l'épanouissement des détenteurs de pouvoir économique. Dressés et mobilisés comme des chiens de chasse, ces personnages incarnent une violence déléguée, rendue acceptable par sa rentabilité. Leur fonction n'est pas de réfléchir ni de juger, mais d'exécuter. L'Argent les transforme en instruments vivants, privés de toute autonomie morale. Leur existence se justifie uniquement par l'efficacité de leur action. Cette mercenarisation de la violence révèle l'ultime conséquence de l'objectification. L'humain n'est plus seulement exploité, il est façonné pour exploiter et détruire à son tour.

3. Le Sexe : condition d'existence

Indissociable du pouvoir et de l'argent, loin d'être cantonné à la sphère de l'intime, le sexe apparaît comme une énergie sociale stratégique susceptible d'être exploitée, contrôlée et rentabilisée. Le sexe biologique y est présenté comme une condition d'existence donnant accès aux ressources. Il permet de maintenir une position sociale ou simplement de survivre dans un univers régi par la prédation et la rentabilité. Cette partie analysera comment le sexe devient un instrument de gouvernement des corps, de reproduction des hiérarchies et de déshumanisation.

3.1. *Le sexe, une marchandise sociale*

Le sexe apparaît comme une ressource sociale pleinement intégrée aux logiques marchandes qui régissent les rapports humains. Il devient une condition d'existence, un capital mobilisable permettant l'accès à des ressources matérielles, symboliques ou relationnelles. Il s'inscrit ainsi dans une économie de la survie où les corps sont évalués, échangés et rentabilisés. Alors que Tristan est présenté comme « un gigolo de luxe » (M. Remada : 18), la structure dans laquelle il travaille bénéficie d'un capital de respectabilité. Il est dit à ce sujet : « Nuria n'en revenait pas. Lors du Symposium, elle avait été bluffée par la qualité de service de cette agence et avait supposé qu'elle appartenait à un riche homme d'affaires. Mais elle n'aurait jamais imaginé qu'elle était dirigée par une femme

si jeune ! » (M. Remada : 18). La réussite apparente de cette structure semble rompre avec les schémas habituels de domination, en dissociant efficacité économique, pouvoir et sexe. Toutefois, cette impression ne relève que d'une illusion de subversion. La révélation du fonctionnement réel de l'agence, intégrée à un réseau de proxénétisme, réinscrit pleinement cette réussite dans les logiques du « Souverain moderne », où le sexe demeure une condition centrale d'existence et de rentabilité. Cette invisibilisation constitue l'un des mécanismes les plus efficaces de ce pouvoir qui sait masquer la violence de ses dispositifs en les enveloppant dans les signes de la modernité, du professionnalisme et de la performance économique. Dans cette perspective, l'agence est une interface respectable d'un marché sexuel structuré, où les corps sont mis en circulation selon des logiques de rendement. Le cas de Greg Anthony Kassa met en lumière cette modalité du fonctionnement du « Souverain moderne ». Le texte le met en scène dans l'échange ci-après :

Je vais le faire, je m'occupais à convaincre le jeune Greg Antony... Une lueur intéressée passa dans le regard d'Angela qui reporta toute son attention sur Yann. – Où en sont les choses ? Demanda-t-elle. – Ça se présente plutôt bien, je l'ai rassuré qu'il aura toujours une couverture et aucunement besoin de faire son *coming out* s'il ne le juge pas nécessaire. [...] – Le petit est très intéressé, d'autant plus que le salaire est bon. Il a surtout peur du qu'en dira-t-on. Greg Anthony Kassa. 24 ans, étudiant en marketing dans une école supérieure de la place était un homosexuel qui le cachait bien. Elle [Angela] avait décidé de traquer sa proie ! Depuis le temps qu'elle cherchait un homosexuel dans sa boîte. » (M. Remada, 2017 : 23).

L'homosexualité devient une condition d'existence professionnelle et sociale. Le vocabulaire de la négociation et de la persuasion (« je m'occupais à convaincre », « je l'ai rassuré ») installe une scène où le consentement est soigneusement fabriqué. Le sexe n'est pas abordé comme une dimension intime de l'identité, mais comme un paramètre à gérer, à encadrer et à rentabiliser dans un dispositif de pouvoir qui articule argent, réputation et contrôle des corps. La promesse d'une « couverture » et l'assurance qu'il ne sera pas nécessaire de « faire son coming out » sont centrales dans cette économie du sexe. Le pouvoir n'exige pas que l'homosexualité soit assumée publiquement. Il exige qu'elle soit disponible, mobilisable et exploitable selon les besoins du système. Le sexe devient ainsi une ressource latente, maintenue dans une zone grise entre secret et utilité, où la peur du « qu'en dira-t-on » sert de levier de contrôle.

Dans les modalités de fonctionnement du « Souverain Moderne », le sexe est aussi une énergie sociale susceptible d'être mobilisée, captée et redirigée. Touchant au désir et à la reproduction, à la reconnaissance et à la valeur sociale, il constitue une ressource politique exploitée pour maintenir l'ordre social. Dans les deux romans de la *chick lit*, à savoir *L'Heure hybride* et *Tristan. Dans le cœur d'un gigolo*, le sexe est le principal objet qui sous-tend les rapports sociaux. Qu'il soit regardé dans le cadre institué du mariage ou dans relations informelles, il a une valeur marchande. C'est-à-dire que son usage est adossé à un gain. Les personnages masculins en ont recours dans le cadre la prostitution. Les femmes s'en servent pour devenir les épouses d'hommes riches et puissants. Dans cette configuration, les corps sont assignés à des fonctions précises : séduire, satisfaire, rapporter. Le sexe fonctionne comme une monnaie d'échange parallèle, parfois plus efficace que l'argent lui-même. Car, il touche aux affects, au désir et à la reconnaissance sociale. Cette économie sexuelle n'est jamais vécue comme une violence explicite. Elle

est naturalisée et intégrée aux stratégies ordinaires de survie et d'ascension sociale. Le consentement apparent des acteurs masque la contrainte structurelle qui pèse sur eux. Celle d'un système où l'accès aux ressources passe nécessairement par la mise en circulation des corps. Ainsi, en tant que marchandise sociale, le sexe ne libère pas les individus ; il les assigne à des rôles et à des usages déterminés par la logique marchande. En transformant le désir en valeur échangeable, ce pouvoir colonise l'intime et fait du corps un lieu stratégique de reproduction des hiérarchies sociales. Le sexe apparaît dès lors comme l'un des vecteurs les plus efficaces de la domination contemporaine, précisément parce qu'il opère sous le couvert de la jouissance et du consentement.

3.2. *Sexe, pouvoir institutionnel et prédation*

Dans les œuvres du corpus, la marchandisation du sexe s'articule pleinement au cœur des sphères du pouvoir institutionnel. Le sexe apparaît alors comme un dispositif stratégique de conservation et de reproduction de l'autorité. Sous cet angle, il est étroitement articulé à la peur de la déchéance, au vieillissement des corps et à la perte de prestige social. La sexualité devient un outil de prédation où se rejouent les rapports de domination. Dans *L'Heure hybride*, la figure du Ministre des Affaires sociales, habitué des soirées organisées chez Patrice, cristallise cette articulation entre sexualité et pouvoir. Dans son monologue, en écoutant les informations radiophoniques, Rico fera le commentaire suivant : « Je connais le Ministre des Affaires Sociales. Un habitué de chez Patrice. Un monsieur dans la soixantaine qui traîne une peur bleue de vieillir. » (K. Mars, 2018 : 24). Cette figure emblématique du pouvoir institutionnel, explicitement associée à une pratique sexuelle ritualisée et clandestine, révèle l'un des ressorts essentiels de cette souveraineté moderne. L'insistance sur l'âge du ministre et sur sa « peur bleue de vieillir » met en lumière une angoisse fondamentale que le « Souverain moderne » exploite et canalise par la crainte de la déchéance du corps, de la perte de puissance et de visibilité sociale. Le sexe devient alors un moyen de conjurer symboliquement la mort, de maintenir l'illusion de la vitalité, et partant, de l'autorité. Rico dit d'ailleurs à ce propos : « D'une semaine à l'autre, les jeudis soirs chez Patrice prennent une tournure carrément orgiaque. Alcools... fumée.... corps mélangés... sens confondus. [...] Le salon de Patrice est le terrain de chasse par excellence de la ville, le gibier abonde et les rencontres y sont souvent très lucratives. » (K. Mars, 2018 : 10). L'accumulation lexicale (« alcools », « fumée », « corps mélangés », « sens confondus ») construit un univers de saturation sensorielle où les repères moraux, sociaux et institutionnels se dissolvent. Dans cet espace clos, le salon de Patrice se transforme en un lieu où le sexe fonctionne comme principe organisateur des rapports sociaux. La métaphore cynégétique (« terrain de chasse », « gibier », « rencontres lucratives ») est particulièrement révélatrice. Elle montre que le sexe est intégré à une logique de prédation et de rentabilité, indissociable de l'Argent et du Pouvoir. Les corps y circulent comme des ressources, et le désir devient une valeur exploitable.

Ce Ministre fait écho à Irène Mitouma. Directrice Générale d'une ONG à renommée internationale, elle prend soin de son corps pour attirer de jeunes gens. Mais son pouvoir de séduction ne se limite pas à son corps. Elle est associée à son pouvoir financier et au capital symbolique dont elle bénéficie en tant qu'épouse d'un général d'armée (M. Remanda, 2018 : 4-5). Dans cet univers, la sexualité n'est pas seulement consommée ; elle est instrumentalisée. Les jeunes corps, désirables et vulnérables, constituent une ressource stratégique exploitée par les détenteurs du pouvoir pour asseoir leur

domination. Cette prédation sexuelle n'est jamais présentée comme une violence explicite, mais comme une pratique normalisée, intégrée aux routines du pouvoir. Le consentement apparent des partenaires masque la profonde asymétrie des rapports, fondée sur l'âge, la position sociale et l'accès aux ressources. Le « Souverain moderne » n'a pas besoin de contraindre ouvertement. Il crée les conditions matérielles et symboliques qui rendent la prédation acceptable, voire attendue.

3.3. Sexe destructeur et économie sacrificielle

Dans sa forme la plus extrême, le sexe devient une force destructrice liée à une économie sacrificielle qui exige des corps, du sang et la dissolution des interdits fondamentaux. *L'Ange du patriarce* pousse cette logique à son paroxysme en mettant en scène une sexualité structurée par l'inceste, non comme une déviance individuelle ou un accident moral, mais comme un dispositif systémique de reproduction du pouvoir. Le sexe y apparaît comme une énergie vitale détournée, utilisée pour nourrir une domination qui excède les individus et s'inscrit dans la durée. Sous cet autre angle, le sexe apparaît comme une arme de destruction qui affecte la quasi-totalité des familles dans *L'Ange du patriarce*. C'est particulièrement le cas du personnage central de cette œuvre. En effet, utilisée par l'ange Yvo, figure du « Souverain moderne » qualifié d'« esprit incestueux » (K. Mars, 2018 : 141), la sexualité se déploie dans un champ d'échanges déséquilibrés où le pouvoir exige non seulement des corps disponibles, mais aussi des corps apparentés. La grande-cousine d'Emmanuela, personnage central du roman, lui dira :

Le pacte d'Horacius Melfort n'a pas été respecté selon les termes convenus, il n'a pas sacrifié son propre sang, le sang de son petit-fils. [...] L'ange Yvo est un esprit incestueux, ma fille. Notre famille a pâti de l'inceste et en pâtit encore. [...] Cet ange renouvelle aussi son obscure énergie dans l'accouplement d'un même sang. Ras Kabrit. [...] Sous l'emprise de cet esprit, le père cherche sa fille, la mère cherche son fils, le frère sa sœur ou l'inverse. (K. Mars, 2018 : 141).

Ici, le « Souverain moderne » apparaît comme une puissance qui exige le sang. Il réclame la vie, la filiation et la continuité généalogique pour maintenir son efficacité. Loin d'être une entité surnaturelle isolée, cet esprit incarne la logique d'un pouvoir qui se nourrit de la transgression des interdits fondamentaux, en particulier celui de l'inceste, pour renouveler son énergie. L'inceste est la condition par laquelle l'esprit « renouvelle son obscure énergie ». Le sexe devient alors un carburant du pouvoir, une force vitale détournée au service d'une domination qui excède les individus. La formule « Ras Kabrit » est décisive en ce qu'elle renvoie à une animalisation des sujets pris sous l'emprise de cet esprit et réduits à l'état de bétail reproductif. Le « Souverain moderne » dissout les frontières symboliques qui fondent l'humanité (parenté, filiation, interdits) pour transformer les corps en simples vecteurs d'énergie.

Cette animalisation fait régresser les sujets vers une condition infra-humaine tout en maintenant une apparence d'ordre social. Le fils d'Emmanuela, repoussant sa demi-sœur qui cherche à avoir des rapports sexuels avec lui dira à celle-ci : « Man pa ras kabrit, Vanika ! Mais qu'est-ce qui t'arrive, nom de Dieu ! » (K. Mars, 2018 : 21). En lui répondant qu'il n'est pas de la race des cabris, il énonce une tentative de réaffirmation de dignité et d'identité. Or, cette parole de refus surgit après la dépossession corporelle manifeste dans la réponse de son corps aux caresses de Vanika. Cette réponse révèle

moins une souveraineté retrouvée qu'un malaise profond. Edwin tente de réinscrire des limites symboliques là où le « Souverain moderne », par le sexe, les a déjà dissoutes.

Conclusion

Au terme de cette analyse, il apparaît que les dynamiques contemporaines de ces écritures féminines gabonaises et haïtiennes sont profondément structurées par le « Souverain moderne ». Loin de constituer une abstraction théorique, celui-ci se manifeste concrètement dans les textes à travers trois figures étroitement imbriquées : le Pouvoir, l'Argent et le Sexe. Ces figures forment un dispositif global de domination qui investit à la fois les corps, les subjectivités et les relations sociales. L'analyse du Pouvoir a montré que celui-ci opère principalement sous une forme diffuse et immanente. Il ne s'impose pas par la violence frontale, mais par la disqualification symbolique, la résignation intériorisée et la connivence paradoxale des sujets dominés. L'Argent, quant à lui, apparaît comme un principe généalogique et anthropologique de la domination. Il structure les trajectoires dès l'origine, transforme les corps en capitaux, les affects en transactions et les relations humaines en rapports d'utilité. En poussant cette logique jusqu'à l'objectification, à la bestialisation et au mercenariat, les romans donnent à voir un monde où l'humain est réduit à sa valeur d'usage. Le Sexe constitue la modalité la plus intime et la plus radicale de l'action du « Souverain moderne ». Marchandise sociale, instrument de prédation institutionnelle ou force destructrice inscrite dans une économie sacrificielle, il révèle la capacité du pouvoir à investir les corps jusque dans leurs limites anthropologiques. Loin d'ouvrir un espace de liberté, la sexualité devient un moyen de gouvernement, de reproduction des hiérarchies et, dans ses formes extrêmes, de dissolution des interdits fondateurs de l'humanité.

Ce qui se dégage de l'ensemble du corpus étudié, c'est que les romans féminins francophones contemporains ne se contentent pas de représenter des situations de domination. Ils en proposent une lecture critique incarnée en mettant en scène des personnages pris dans les rets du « Souverain moderne ». Les autrices interrogent les conditions mêmes de la subjectivation dans les sociétés postcoloniales et globalisées. Elles montrent que la domination ne se perpétue pas uniquement par la force ou par l'idéologie, mais aussi par l'intériorisation des logiques marchandes, la gestion des corps et la capture du désir.

Bibliographie

- BREANT Hugo, 2012, “De la littérature féminine africaine aux écrivaines d’Afrique”, in *Afrique contemporaine*, n°241, p. 118-119.
- CAPDEPUY Vincent, 2023, «Le sud global, nouvel acteur géopolitique mondiale ? », in *Géoconfluences*, <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/inegalites/articles/sud-global>
- DORCE Mylène et NDIAYE Christiane, 2024, “Présentation. Créativités plurielles. Reflets de la littérature d’Haïti au féminin”, in *Études françaises*, Volume 60, numéro 2, p. 5-16.
- IDAITHA Wilfried, 2018, “Naissance et évolution de la littérature féminine gabonaise de 1960 à nos jours”, in *La Revue des ressources*, Wilfried Idiatha - La Revue des Ressources
- LAHENS Yanick, 2019, “Haïti, les femmes, la littérature et l’histoire”, entretien réalisé par Clara Palmiste & Michelle Zancarini-Fournel, in *Clio*, volume 2, n°150, p. 241-247.
- MARS Kettly, 2018 [2005], *L’Heure hybride*, Paris, Mémoire d’encrier, 142p.
- MARS Kettly, 2018, *L’Ange du patriarcat*, Mercure de France, 304p.
- MBELE Jules Romain, 2014, *Essai sur le postcolonialisme en tant que code de l’inégalité*, Yaoundé, CLE, 126p.
- MBEMBE Achille, 1999, *De la postcolonie*, Paris, Karthala, 216p. (Version numérique).
- N’TONFO André, 1980, « Roman haïtien, roman africain », in *Études littéraires*, 13(2), p. 357–372, <https://doi.org/10.7202/500521ar>.
- ONDO Marina Myriam, 2019, *Les femmes écrivains gabonaises*, Paris, Complicités, 506p.
- OZOUMEY Isabelle Léa, 2018, *Une femme, une mission*, Paris, La Doxa, 152p.
- REMANDA Mady, 2018, *Tristan dans le cœur d’un gigolo*, Paris, Amazone, 201p.
- ROUDOMETOF Victor, 2021, « Qu’est-ce que la glocalisation ? », traduit de l’anglais par RAILLARD S.-L., in *Réseaux*, 226-227(2), 45-70. <https://doi.org/10.3917/res.226.0045>.
- SIMA EYI Hervais-Hemery, “Littérature gabonaise : parcours général et évolution”, in *Critica*, Littérature gabonaise : parcours générale et évolution par Hémerly-Hervais Sima Eyi » Critica.
- TONDA Joseph, 2005, *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique centrale (Congo, Gabon)* Paris, Karthala.